

Études littéraires africaines

Présence francophone

Pierre Halen



Numéro 40, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036025ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036025ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2015). Compte rendu de [*Présence francophone*]. *Études littéraires africaines*, (40), 266–268. <https://doi.org/10.7202/1036025ar>

référant aux classiques consacrés à la culture africaine, ainsi qu'à *Lumières noires de l'humanité* d'Oumar Dioume et à *Un destin pour l'Afrique* d'Abdoulaye Wade, son article propose « l'édification des États-Unis d'Afrique » (p. 141) et insiste sur le fait que la Renaissance ne saurait être envisagée sans la mise en place d'un « État fédéral africain » (p. 141).

Ce numéro, dans l'ensemble, est bien conçu, soigneusement édité et très stimulant. Son principal intérêt est sa tentative de synthèse (plus ou moins aboutie en fonction des articles). En le parcourant, on s'achemine – quoiqu'assez difficilement – vers une sorte de conciliation entre les valeurs originales de Damas (Hanéta Vété-Congolo), Césaire et Senghor (Ibrahima Diop), et les appels actuels au féminisme (Ngozi O Iloh et Osas Emokpae-Ogbebor), aux « langues nationales » et à la créolité (Cheikh Kassé). La Négritude et sa « civilisation de l'universel » (Diop) pourrait-elle, de par sa ressemblance avec l'universalité (*Weltliteratur*) de Goethe, concilier tous ces éléments et servir de cadre à la Renaissance africaine ? Ou ne serait-elle, comme l'affirme Abdoulaye Keïta, qu'une étape de celle-ci ?

■ Peter THOMPSON

PRÉSENCE FRANCOPHONE

Publié avec un peu de retard en 2015, le n°83 de la revue dirigée par Ambroise Kom propose, en fin de volume, une étude consacrée par Claire Dehon à Bernard Binlin Dadié, qualifié de « père de la littérature en Côte d'Ivoire » : belle occasion pour passer en revue l'ensemble d'une œuvre qui ne se réduit pas à *Climbié* ni au *Pagne noir*, ses titres les plus lus.

L'essentiel de cette livraison consiste toutefois en un portefeuille d'études présenté par Jean-Pierre Karegeye et intitulé *Lieux discursifs du génocide au Rwanda* ; on y revient, vingt ans après, sur le génocide « au Rwanda » de 1994, sur ses antécédents, ses suites et ses représentations. Même s'il a déjà fait couler beaucoup d'encre, le sujet reste difficile, d'où sans doute l'utilité d'y revenir au-delà de la simple commémoration, quitte à ne pas innover à toutes les pages.

Certains articles méritent cependant d'être mis en évidence pour leur intérêt particulier. Ainsi, Charles Sugnet étudie un film très singulier : *Matière grise*, réalisé par Kivu Ruhorahoza, ainsi que sa réception ; celle-ci pose le délicat problème de l'innovation esthétique, ou tout simplement celui de la forme, dans des productions artistiques qui sont supposées avant tout véhiculer un « sens », une

« mémoire », au risque du didactisme ; on sait que la question est essentielle pour l'art, et notamment pour la littérature africaine, qui est toujours en quête d'autonomie. Aussi intéressante que claire est par ailleurs la réflexion de Théoneste Nkeramihigo à propos du « génocide comme défi à l'éthique », mais aussi comme défi à l'entendement, comme « énigme », rappelant notamment au croyant l'humilité de sa condition et le lien entre les notions de « tentation » et de pouvoir. Même clarté dans l'article de Mame-Penda Ba, qui pour sa part ne se résout pas à accepter les énigmes puisqu'elle plaide de manière enthousiaste en faveur d'un « projet épistémologique pour la science politique dans une Afrique post-génocide » ; l'enjeu, pour un « nous » qu'on suppose identifiable aux intellectuels africains, serait rien de moins que de cesser « d'être dans un temps sémantiquement et symboliquement envahi par la colonie », donc de cesser « d'être des post-colonisés » (p. 65), quitte à devoir se « délivrer de l'Afrique pour pouvoir véritablement la penser au-delà de nos affects » (p. 61). On peut certes discuter du fait que la science politique devrait devenir le « moyeu » (p. 63) de toutes les sciences sociales (ou alors il faudrait des précisions) ; mais l'auteur, à l'instar d'un Patrice Nganang naguère, a bien conscience de la rupture épistémologique que le génocide a semble-t-il provoquée, ou peut-être permise.

Ce « moyeu » politique n'apparaît en tout cas pas clairement dans l'approche linguistique que tente, non sans résultat cependant, Michael Rinn à propos des écrits de Jean Hatzfeld ; quoi qu'il en soit, leur analyse rhétorique est intéressante en soi, notamment concernant les « figures du pathos » (p. 112 *sq.*), dont le repérage conduit à « comprendre l'interaction entre l'usage de la véhémence dans le discours et les modalités de lecture dont dispose le récepteur pour procéder à une interprétation rationnelle » (p. 116). On reste un peu sur sa faim quant aux aboutissements possibles d'une démarche dont on se demande par ailleurs quel bénéfice elle aurait pu ou non tirer de l'étude des manuscrits de Jean Hatzfeld (étude à laquelle s'essaie la thèse soutenue naguère par Audrey Alves) : la génétique serait peut-être ici assez éclairante. En attendant, il était fort bienvenu qu'on attire davantage notre attention sur le langage et le discours concrètement mis en œuvre dans la représentation. Quant aux aspects littéraires, ils sont surtout pris en charge dans ce dossier par Josias Semujanga, qui présente attentivement quatre livres parmi les plus marquants de ceux qui résultèrent de l'opération « Écrire par devoir de mémoire » (dûs à Tierno Monénembo, Véronique Tadjo, Nocky Djedanoum et Boris Boubacar Diop) ; ces

ouvrages ont déjà été beaucoup analysés, mais il est remarquable que l'auteur insiste lui aussi, quoique d'un point de vue plus narratologique que rhétorique cette fois, sur l'émotion et les moyens formels de la produire, de la « partager » même.

Portant plutôt sur la parole sociale et son exercice dans le cadre d'une possible résilience individuelle et collective, l'étude assez brève proposée par Marie-Odile Godard, psychanalyste et clinicienne, a pour objet concret les « groupes thérapeutiques post-gacaca » (p. 68). Les études littéraires auraient tort de ne pas s'intéresser à ces questions, car il y a de toute évidence un rapport entre, d'une part, l'exercice de la parole par un rescapé en face d'un destinataire qui peut ou non l'entendre, et, d'autre part, l'exercice de la parole par des témoins et des « témoins de témoins » (écrivains, cinéastes, mémorialistes divers) au sujet de réalités qui restent à dire « par devoir de mémoire », mais dont le dire affronte nécessairement les difficultés et les paradoxes qu'on sait. S'agissant de la production et du partage de l'émotion, il y a donc des convergences intéressantes dans ce dossier. Il y a aussi des divergences, et elles ne sont sans doute pas moins significatives, puisque, traitant pour sa part assez classiquement de l'« archive coloniale » comme point de vue explicatif sur le génocide au Rwanda, Jean-Pierre Karegeye semble assez éloigné de ce que recommande Mame-Penda Ba. L'introduction, parce qu'elle n'est pas toujours claire et qu'elle ne présente pas véritablement le dossier, ne permet malheureusement pas de juger si cette tension a été perçue, voire souhaitée. Cette tension donne à réfléchir, quoi qu'il en soit.

■ Pierre HALEN